

Jean-Pierre MICHEL

La tentation de Faust

Le viol



Jean-Pierre Michel

La tentation de Faust
Le viol

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4097-6

Dépôt légal : Septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

La vitrine de la galerie de peinture illumine la rue de Seine. Les pavés mouillés réverbèrent l'arc lumineux, doré, des fenêtres aux arches arrondies la surplombant, images fluctuantes, mouvantes, imprécises des entourages de pierre beige.

Hiver froid, hiver humide, hiver tout court.

L'extérieur sombre et triste se perd dans l'obscurité et l'étroitesse de la voie qui mène vers les quais où les éclairages des voitures dessinent des traînées jaunes et rouges en de fugaces persistances rétinienne. Un chat trotte sur le trottoir pour s'infiltrer doucement sous une porte cochère. Quelques rares passants marchent à pas pressés, le cou enfoncé à l'intérieur du col relevé de leur manteau ou de leur imperméable.

Une toile unique, un camaïeu de bleus, est exposée, encadrée d'or sur un velours grenat. Sobriété de la mise en situation. Le regard se focalise, happé par l'objet solitaire.

A l'intérieur, chaleur et couleurs.

L'harmonie des tableaux présentés de chaque côté de la salle basse, voûtée, aux moellons ocres, crée un ensemble rythmé et mélodieux. Les invités foulent les

tapis persans, Chiraz ou Mazlagan, de cette boutique de luxe.

L'anniversaire de la maîtresse des lieux se déroule dans une ambiance feutrée. Ronronnements discrets de gens bien éduqués. Un éclat de rire provocant s'extirpe parfois de cette bienséance. Les connaisseurs sévissent et les interprétations les plus délirantes, les explications les plus folles se manifestent, expriment ce que l'inconnu néophyte devrait penser de la peinture de l'artiste exposé.

Les représentations ne sont pas désagréables à regarder, les spectateurs y cherchent désespérément une touche de génie, cependant elles se vendent bien et pour Amélie l'important se situe là. Un peintre qui fait de l'argent lui paraît préférable à un crève la faim ésotérique et génial. Son style associé à une facture énergique avec de larges épaisseurs au couteau, des teintes pasteltes comportant un certain romantisme. Cette opposition traduit l'ambivalence du personnage à la fois doux et brutal, agressif et indolent.

Tout le monde sait de qui il est l'amant et cela ne gêne personne, sauf peut-être le mari, mais qui s'en préoccupe ?

Belle et dominatrice, brune et voluptueuse, Amélie couche avec son petit peintre comme elle fait l'amour avec d'autres, par besoin physique, par facilité, parce qu'elle se dit une artiste et une femme libérée, parce qu'en réalité elle se comporte comme une mante religieuse.

Lui se laisse griser, son exposition remporte un succès certain, enfin il gagne de quoi vivre avec son art.

Ils trouvent tous les deux leurs avantages dans cette aventure.

L'exposition terminée, ils dériveront chacun en fonction de courants différents vers les points cardinaux de l'aventure humaine d'autres amours, d'autres haines, l'argent ou la misère.

Elle se pavane au milieu de son public, de ses admirateurs, vantant sa production, laissant dans son sillage des effluves érotiques.

Son mari s'est isolé dans un angle, méditatif, délaissé, semblant indésirable. Pourtant c'est Amélie qui lui avait demandé de venir à cette réception, un jour où elle avait exprimé un reste... de tendresse ? Ou était-ce simplement pour sauver des apparences qui ne pouvaient plus l'être, par provocation.

Il ne fait pas partie de ce monde. Cet homme, rationnel et pragmatique ressent avec intensité son incapacité à comprendre ce délire verbal réservé aux initiés. Cependant son engouement pour la peinture l'y a fourvoyé.

Xavier donne l'impression de ne pas apprécier les œuvres exposées, mais son contentieux affectif avec l'auteur l'empêche d'être objectif.

Il fait bon, il fait chaud, les verres teintent, les bulles s'évadent pour rejoindre le brouhaha des paroles volages qui s'élancent comme des ballons vides et creux vers l'infini de la bêtise et des cieux. La buée envahit les vitres de la galerie.

Il fait bon, il fait chaud, les femmes sont jolies, aguichantes, tournoyantes, badines. Certaines s'interrogent sur cet homme grisonnant, solitaire, au charme mélancolique ? Elles évoluent autour de lui comme des prédateurs évaluent leur victime, sa

dangereuse, sa fragilité, ses points forts ou faibles. Elles font des tentatives de séduction, par la grâce ou la parole. Il est anonyme, Amélie l'ayant ignoré toute la soirée. Xavier reconnaît les modèles en recherche de peintre, jeunes, belles, tourbillonnant autour de ce qui peut ressembler à un artiste. Elles mettent en valeur leur plastique, leurs courbes, leurs sourires sont dévastateurs. Les directrices de galeries qui le connaissaient, plus âgées, aux vêtements faussement bohèmes, encore très jolies, pour agacer Amélie cherchent à l'entraîner dans le sillage parfumé qui mène à leur lit. Enfin des clientes privilégiées aux bijoux ostentatoires le trouvent séduisant.

Chaleur humaine, douleur humaine, faiblesse humaine.

Le swing de Chet Baker et de Paul Desmond balance en sourdine. Xavier toujours solitaire apprécie en connaisseur les doubles croches qui virevoltent, le solo de trompette qui répond au phrasé enjôleur du saxo alto. Il aime ce style de cool jazz, ces mélodies arrondies au rythme syncopé, sans brutalité sonore qui incitent inéluctablement à pénétrer le morceau, à faire corps avec lui, à se laisser porter par la mesure. Ses doigts marquent silencieusement le tempo dans son coin de mur.

Ils se sont rencontrés il y a cinq ans.

Après une petite attente, il avait enfin pu pénétrer dans l'enceinte du musée. Il y venait souvent pour l'ambiance de cette ancienne gare inaugurée au moment de l'exposition universelle de 1900 qui le subjuguait par ses poutrelles en fer rivées les unes aux autres, ses verrières majestueuses, son hall immense,

son modernisme de début de siècle. Son imagination recréait l'arrivée des locomotives, au milieu des panaches de fumée qui envahissaient la voûte, dans l'accès central où s'exposaient maintenant des statues vénérables. Selon un rite invariable, il traversait toujours cette allée immense négligeant les salles latérales pour emprunter l'ascenseur et se rendre à l'étage des impressionnistes. Il aurait pu le décrire les yeux fermés mais ne s'en lassait pas à l'image des enfants à qui les parents racontent une histoire dont ils connaissent le moindre détail mais qui redemandent toujours de recommencer le récit. Xavier Martin était un gamin qui sollicitait des maîtres l'autorisation de s'extasier face à leurs créations tant il s'émerveillait devant les nénuphars, les différentes harmonies du jardin de Giverny ou les variantes de couleurs de la cathédrale de Rouen de Monet, les paysages de neige de Sisley ou les bords de seine. Il s'asseyait sur une banquette face à l'œuvre et se laissait bercer, abandonnait son esprit au vagabondage. Il ne contemplait pas toujours la totalité des chefs d'œuvre et se contentait parfois de quelques toiles qui l'émouvaient particulièrement au moment présent. Ce jour là, il rêvassait devant une peinture de Cézanne : la maison du pendu.

Ils l'avaient dévorée en silence pendant un moment côte à côte, indifférents aux gens qui passaient devant et derrière eux, puis Amélie avait commenté l'huile à son intention d'un ton professoral, à voix basse, sans directement lui parler. Il savait à qui elle s'adressait.

– « on considère ce tableau comme le plus important de la période impressionniste de Cézanne, il se rapproche d'œuvres contemporaines de Monet, Pissarro ou Sisley... la recherche de la spontanéité

chez ces derniers devient pour Cézanne l'apprentissage réfléchi d'une discipline... »

Il écoutait ces doctes paroles avec intérêt, sa curiosité naturelle le poussait à découvrir.

Le petit hameau à l'arbre dénudé, le chemin serpentant au milieu des toits de chaume prenaient soudain un autre aspect, une autre dimension. Il était sous le charme.

– Vous semblez avoir une très grande connaissance de la peinture lui avait-il dit se tournant vers elle afin de découvrir le visage de cette inconnue qui chuchotait.

– Je n'ai pas de mérite j'ai étudié aux beaux-arts et je tiens une galerie de tableaux. Répondit-elle.

– Je n'ai pas votre science, je suis simplement un peintre médiocre et un amateur inconditionnel des impressionnistes, ce sont eux qui me font éprouver le plus d'émotion.

– Il faudra que je vous fasse découvrir d'autres écoles, les membres de la sécession viennoise par exemple, je suis sûre que vous adorerez Klimt. Connaissez-vous « le baiser » ou « Danae » ? Leur connotation sexuelle est évidente. Il a peint des fresques, ses paysages sont aussi très beaux mais moins célèbres. Il est techniquement parfait, ses dessins sont merveilleux. Il est érotique, fantastique. Il me fait rêver.

– Quel plaisir de vous avoir comme professeur ! Leurs regards se croisèrent déjà complices de cette connivence qui naissait d'une passion commune. Elle était belle, ses yeux s'exprimaient joyeusement et Xavier vivait solitaire.

Ils parcoururent en se rapprochant le circuit de l'exposition, chacun extériorisant ses sentiments, les comparant à l'autre, déjà une symbiose se créait. La visite se terminait.

– Je vais devoir vous quitter à regret, dit-elle, pour regagner ma galerie.

– J'aimerais ne pas rompre le charme, dînons ensemble ce soir, si vous êtes libre bien entendu.

– Ce sera avec plaisir, rendez-vous à la boutique vous pourrez me donner votre avis sur ce qui y est exposé. En parlant, elle lui glissa une carte dans la main.

– Je n'y manquerai pas.

Il la rejoignit en début de soirée, appréciant l'ensemble artistiquement mis en valeur de l'exposition. Dans le bureau en arrière de la pièce de présentation, alors qu'ils buvaient un whisky en devisant, leur attirance se matérialisa tel un aimant, un engouement irrésistible. Ils ne surent ou ne voulurent pas la combattre.

Ce début de passion fut fougueux. Ne pouvant s'éloigner l'un de l'autre sans ressentir un manque, ils décidèrent de se marier.

Sa vie avec Amélie se déroula banalement.

Après une très courte période de lune de miel, sans doute pour servir d'exutoire à leur désir de l'autre, elle partit vivre dans son ancien appartement sous prétexte qu'il ne fallait pas le laisser inoccupé. Elle revenait chez Xavier ou il allait chez elle. Ils ne se quittaient pas changeant simplement le théâtre de leurs ébats. L'officialisation de leur liaison lui fit perdre de son charme et parut à terme faire disparaître

leur ardeur. Progressivement Amélie alla moins souvent chez Xavier et semblait indisponible quand il voulait se rendre chez elle. Il n'y eut jamais vraiment d'éclaircissements. Les périodes de célibat augmentèrent, celles en communauté diminuèrent puis se maintint un statu quo. Ils couchèrent ensemble une fois de temps en temps mais ne restèrent pas pour autant dormir chez le partenaire.

Elle habitait à coté de Notre Dame, dans une petite rue tortueuse une maison moyenâgeuse, historique, au charme incomparable. Elle avait su réussir la gageure de rendre l'intérieur confortable et élégant. Un jour qu'il se rendait chez elle à l'improviste, Xavier aperçut Amélie sortant de son immeuble avec un homme jeune. Ils donnaient tous les signes extérieurs du plaisir partagé, serrés l'un contre l'autre, mimant des câlins. La douleur fut importante, en fait insupportable, il étouffa de tristesse c'était le deuxième échec majeur de sa vie sentimentale. Il apprit par la suite que ce garçon n'était pas le premier, un parmi tant d'autres. Ces mensonges à répétition lui firent d'autant plus mal qu'il se sentait naïf et stupide d'aimer ainsi. Mais plutôt que de se comporter de la même manière, de prendre de la distance, de s'éloigner pour se protéger, il se renferma dans une affectivité et une sexualité indigente. Par désespoir il ne chercha même pas de précisions superflues sachant qu'il serait méprisé bafoué accusé d'intolérance et d'égoïsme. Un deuxième divorce lui semblant inopportun. Il s'endormit sur son abandon.

En quelques années ils s'éloignèrent l'un de l'autre, prenant souvent des chemins divergents, pour en arriver à la situation actuelle d'une séparation de

fait. Xavier voulut se convaincre qu'ils ne savaient pas vivre en couple. Trop d'égoïsme, d'absence de compromis. Il accumulait les revers. Mais il n'avait pas tous les torts.

Il a toujours évité d'évoquer le moment dramatique du départ de sa première femme avec ses petits. Cela a représenté un naufrage qu'il n'a pas supporté. Il n'a jamais su si à l'origine existait un autre homme et n'a pas cherché à se renseigner ou bien si simplement cette séparation concluait le conflit non résolu de deux personnalités incompatibles. La deuxième éventualité lui semblait la plus probable, par la fréquence de leurs disputes, leurs avis divergeant sur toutes choses mais l'un pouvait inciter à l'autre.

Un soir dans l'appartement déserté, empli de pièces vides, il trouva trônant sur la table de la cuisine, un banal mot d'adieu :

« Nous partons, la vie avec toi n'est plus possible. Ne cherche pas à nous revoir. » Jeanne.

Il erra dans le logis, désabusé, désemparé.

« Pourquoi fait-elle cela ? C'est vrai que l'on se disputait souvent, qu'elle était devenue distante, que l'on avait parfois l'impression d'être deux étrangers qui se côtoient, mais pourquoi ? »

Les placards ironiques, l'épiaient exsangues de leurs affaires, de leurs jouets. Il inspecta tous les recoins cherchant un indice auquel s'accrocher dans l'espoir d'un retour hypothétique. Tout paraissait dramatiquement abandonné, impersonnel, sans le moindre objet pour assouvir un fétichisme affectif de réconfort.

« Mais moi je vous aimais !! »

La fuite était préméditée. Il téléphona à toute la famille, aux amis, personne ne savait, personne ne voulait dire.

« A bon elle est partie ! Non, on ne savait pas... il y a longtemps que l'on ne l'a pas vue... mon pauvre ami ! Nous sommes de tout cœur avec toi dans ton épreuve. »

Plus tard la lettre d'un avocat lui demanda de divorcer. Il accepta à contre cœur sans se demander pourquoi il cédait avec autant de facilité, pourquoi il ne se battait pas, pourquoi il exprimait cette inertie dépressive. Il revit Jeanne au moment de l'audience, elle était hautaine, étrangère, impersonnelle, lointaine. Ils ne se parlèrent que par l'intermédiaire des avocats, puis se séparèrent sans un regard de sa part, il était devenu transparent, il n'existait plus. Il ne revit pas ses enfants.

Depuis il habitait seul et leur absence lui était intolérable. Si la loi lui permettait de les voir, eux même ne désiraient pas le rencontrer. Pourquoi ? Vengeance, désinformation ? Cet accident de l'existence datant maintenant de dix ans ne parvenait pas à cicatriser. Leur éloignement le marquait cruellement, il regrettait de ne pas avoir vu grandir ces adolescents qu'il reconnaîtrait avec difficulté. A chaque Noël et pour les anniversaires, il envoyait des cadeaux, ne recevait jamais de remerciements, mais continuait inexorablement, montrant ainsi sa fidélité et son appartenance. Jusqu'à ce que, il y a deux ans, les paquets reviennent porteurs d'une adresse erronée. Il sut alors que son cœur se broyait définitivement, que la blessure saignerait toujours comme le stigmate de son incompétence parentale et conjugale. La vie lui parut si fade qu'elle n'eut plus aucun attrait et ce

n'est que par atonie qu'il la continua. Il eut envie de mourir mais n'eut pas le courage d'agir.

S'il a connu d'autres aventures depuis, elles n'ont jamais perduré et son revers avec Amélie est l'anomalie de trop.

Il ressasse ses souvenirs, s'apitoie sur son sort malheureux de quinquagénaire bourgeois, sur son isolement, sa grisaille, son chemin vers la mort, il s'ingénie à se convaincre qu'il n'aime plus Amélie pour ne plus en souffrir alors qu'il sait que c'est faux et que seule, comme toujours, la coexistence est impossible. Maintenant leur vie commune est un désert, long chemin aride sans fleur, occasionnellement bordé d'épineux. Amélie toujours absente ne s'intéresse plus à lui, vogue entre indifférence et mépris.

Une main féminine pousse la porte extérieure précédée d'un coulis d'air glacial. La buée cache l'inconnue à la vue. Puis un visage fin aux yeux allongés sans maquillage, entouré d'une chevelure noire et brillante s'insère dans l'espace ainsi libéré. Xavier fixe la scène sans la voir mais l'enregistre cependant.

« Qu'elle est belle ! »

Le reste de l'apparition s'intègre dans la pièce. Elle est habillée simplement d'un long manteau de laine noire et chaussée de bottes élégantes. Une aura de douceur, de mélancolie, de tristesse peut-être aussi se dégage de sa personne. Ses cheveux mi-longs s'épanouissent sur ses épaules en une corolle d'encre qui équilibre par sa rigueur l'expression de tendresse de ses traits. Elle donne l'impression d'être entrée parce qu'il y avait de la lumière ! Superbe papillon

aux voluptueuses ailes de nuit. Sans doute prend-elle cet anniversaire pour un vernissage.

« C'est agréable ici, avec le temps de chien qu'il fait dehors on se sent mieux à l'intérieur. Il y a vraiment beaucoup de monde. »

Elle fait le tour des toiles ne s'occupant en aucune façon des invités qui la croisent une coupe à la main, inconnue parmi des inconnus. Ils semblent ne pas exister. Elle fait une pause devant un diptyque mettant face à face deux statuette d'un échiquier d'origine africaine, le roi et la reine du jeu.

« Quelle drôle de style, je n'aime pas »

La peinture au couteau est agressive de même que les couleurs évoquant le feu. L'ensemble donne une impression de brutalité qui lui déplaît, peut être par son côté perturbant et perturbé, totalement différent du reste de l'ouvrage. Quel sentiment extériorisait l'artiste lorsqu'il créa cette opposition ?

Elle se recule pour mieux l'examiner, cligne des yeux comme les myopes lorsqu'ils accommodent pour voir au loin,

« Non décidément c'est déplaisant, dérangeant ! »

repren ensuite son périple autour de la salle, indifférente au monde. En passant devant le buffet, sa main capte une flûte de champagne et continue sa visite. Xavier suit maintenant avec un intérêt croissant, pour ne pas dire avec fascination le charme qu'elle personnifie.

« Si seulement elle venait vers moi »

Il ne peut prévoir son comportement, s'intégrera-t-elle dans un groupe ? Fera-t-elle une pause ? Pourra-t-il à cette occasion lier conversation ? La découvrira-t-il ainsi ?

En réalité simplement, elle achève son tour, repose son verre, ouvre la porte et sort.

Le temps de réaction de Xavier est trop long. Cette fois un envoûtement surnaturel a opéré, un sort, jeté sournoisement par quelque démon mutin à son esprit médusé qui ne réalise pas assez vite. La foudre l'a frappé, il reste pétrifié, pourquoi n'a-t-il pas essayé de lui parler, de savoir qui elle est, ce qu'elle fait en ce lieu. Paralysé, observateur béat d'admiration, incapable d'action il est subjugué par son apparence, par les sentiments qui se dégagent de sa physionomie. Lorsqu'il comprend qu'elle a disparu derrière le battant refermé, il se précipite à son tour.

La rue s'étend luisante, inhospitalière et déserte ! Il court comme un fou, partout la même absence.

« Quel idiot je fais, pourquoi n'ais je pas réagi plus vite ! Jamais je ne la retrouverai ! »

Retourner à la galerie après une telle apparition semble inconcevable, il en exclut la possibilité. Amélie ne s'apercevra pas de sa disparition et la probabilité qu'elle cherche à le retrouver est infime... l'errance nocturne lui appartient.

Quelle étrange faculté de renaissance !

Il lui a suffi de si peu de chose, une apparition féminine, l'efflorescence d'un rêve et il se découvre une folle envie de vivre, une exacerbation de tous ses désirs. Oubliée la détresse incommensurable au fur et à mesure que défilent les aurores, appréhension de la mort, du temps perdu, de ce qu'il n'a pu réaliser. Angoisse folle puisqu'il n'y aura plus rien, puisque tout aura disparu.

C'est la tentation de Faust sa hantise, l'éternelle jeunesse !

Besoin de vie brutal, obsédant, accaparant. Rejet, dégoût, effroi, du petit bout de chemin journalier vers le tombeau.

Ces pensées morbides qui hantent ses jours et ses nuits au point de l'en rendre malade, d'être invivable, de lui donner envie de tout arrêter, se sont dissipées en un instant.

Ne sachant où chercher, il renonce contre son gré, l'apparition l'obnubilant toujours. Mais où diriger ses pas, où courir pour la retrouver et lui dire qu'elle lui a rendu sa jeunesse, sa soif de vivre, de créer, d'exister ! Il reste hésitant au carrefour attendant un miracle, une nouvelle illusion improbable.

« Où a-t-elle bien pu disparaître. Elle ne s'est tout de même pas volatilisée, il n'y a rien dans ce quartier sauf des immeubles. »

Les voitures se déplacent dans un chuintement de pneus sur l'asphalte mouillé. Il ne peut se décider à s'éloigner et annihiler son besoin qu'elle réapparaisse. Enfin, son espérance déçue, il part en direction de son appartement.

Sur son chemin, à cette heure, le square exigu est désert. Le buste solitaire ornant une fontaine, sans les pigeons qui le jour se posent sur sa coiffure entremêlée de tresses, trône au milieu de l'espace de fin gravier qui le sépare des pelouses. Les bancs de pierre, polis par les visiteurs, forment une couronne en pointillés. Il longe une galerie d'art, laquée de noir, supportée par de fausses colonnes corinthiennes qui luisent dans la nuit humide puis emprunte la rue de seine qui se contorsionne pour atteindre le quai Malaquais. Les

bords du fleuve l'accueillent tel un ami de longue date, camarades de langueur, partenaires de tristesse, témoins aujourd'hui d'un espoir naissant. Les boîtes des bouquinistes sont closes et seule leur masse verte somnole sur les parapets des rives de la Seine. Il suit le quai des Tournelles rejoint par les petites rues étroites qui proviennent du boulevard Saint Germain. Elles se terminent en placettes minuscules, encombrées de terrasses vides, ombragées d'arbres dénudés. Il salue en passant Notre Dame illuminée. Les fins doigts du lierre s'étendent sur le long muret du jardin caressant l'eau noire qui s'écoule en un frôlement amoureux. Hésitant, il traverse le bras de la rivière pour suivre le quai de Bourbon datant de Louis XIII dont il aime les vieux hôtels particuliers silencieux et cossus. Il s'imagine voir passer des mousquetaires, rêve de d'Artagnan, croit entendre les cliquetis d'un duel dans l'ombre menaçante d'une ruelle proche. Il perçoit le bruit des calèches et des carrosses, les pas des chevaux sur les pavés usés. Aux temps plus proches, des femmes en descendent parées de leurs plus beaux atours accompagnées de gentilshommes aux perruques poudrées, alors que les portes cochères aux bois vernis se referment sur sa songerie. Le pont Sully le fait changer de rive et sous les marronniers effeuillés les embarcadères aboutissent au port de plaisance. Les bateaux sont blottis les uns contre les autres pour se protéger du vent qui, se dirigeant vers la Bastille, prend le bassin en enfilade. Quelques-uns brillent d'une petite lumière discrète, témoins d'une vie silencieuse au bord de l'eau. Les trottoirs sont luisants et reflètent les réverbères. La bise glaciale le dissuade de continuer sa promenade. La porte majestueuse en fer noir

tarabiscoté tourne silencieusement sur ses gonds et il s'engouffre rapidement dans le hall de son immeuble.

Des colonnes entourent une glace qui occupe le mur de droite, surplombant une jardinière de marbre dans laquelle quelques fleurs s'étiolent. Une double porte vitrée les sépare de l'escalier, une moquette moelleuse la prolonge en suivant les circonvolutions vers les étages supérieurs. Respiration de cire, d'argent, de bourgeoisie.

Calfeutré dans sa pièce de travail à l'odeur intense de tabac blond, aux boiseries patinées, des bouquins recouvrant les murs, des tapis le sol, les doubles rideaux tirés l'isolant du monde, un bureau décoré de cuir débordant de papiers, ses pensées vagabondent.

Comment, lui l'homme déjà vieux, sur le versant décroissant de l'existence, pour qui la cinquantaine a été un cap difficile à franchir, va-t-il gérer ce fantasme qui l'envahit brutalement ?

Cela lui rappelle son exaltation quand, adolescent boutonéux il partait à pied de la gare saint Lazare dans le matin jaillissant vers la place Saint Michel retrouver ses premières amours. Le Paris qu'il aimait, tout au long du chemin paré d'une lumière rasante, prenait des aspects de guirlandes de Noël, de quatorze juillet perpétuel, de fête du printemps. Il désirait retrouver cette joie de vivre, ce plaisir d'exister jubilatoire mais aussi cet ennui pernicieux, quand le cœur de ses pensées est absent, cette mélancolie qui rend les retrouvailles d'autant plus précieuses. Masochisme d'un bonheur futur tellement attendu. Son esprit a bondi de trente ans dans le temps, en arrière bien sur. Des visions de films bucoliques s'imposent à lui, des couples se tenant par la main

courant en un mouvement ralenti au milieu de champs de coquelicots. Des jouvenceaux aux cheveux longs dans la chaleur de Woodstock flirtant avec des jeunes filles aux seins nus, coiffées de fleurs. Message de paix et d'amour.

Parfois cette humeur vagabonde devient plus mature et ses lèvres contactent d'autres lèvres, ses mains caressent un corps consentant mais encore inconnu, se perdent sur une peau douce, explorent, se perdent encore et reviennent. Recherche désespérée d'une osmose disparue.

S'imposent dans son imagination troublée au milieu de la fumée bleue de son refuge des images plus calmes de vie à deux quand l'effervescence s'est apaisée, invention de caresses, de communion physique et mentale, de mer chaude et de soleil au milieu du froid qui l'entoure.

Le petit jour perce à travers les doubles rideaux quand finissent les rêves et s'impose la réalité.

*

* * *

Le temps s'est écoulé. L'hiver a délaissé Paris. Les bourgeons velus explosent sur les branches, les petites feuilles vert tendre s'éveillent à la vie.

Le ronronnement du quotidien a enveloppé Xavier. De nombreuses fois il a poursuivi cette apparition fugace qui bouleversait son existence. Il a exploré toutes les petites rues entourant la galerie de sa femme, visité une fois de plus le musée d'Orsay espérant la retrouver dans une salle. Il s'est rendu à toutes les expositions de peinture, sans illusion mais

avec un désir d'espoir. Encore une fois il a du renoncer ne sachant où chercher. Était-elle entrée par hasard ? Aimait-elle la peinture ? Où vivait-elle, où habitait-elle, que faisait-elle ? Autant de questions auxquelles il n'a pu répondre.

Loin d'être désespéré, il en a conclu, fataliste, que s'ils devaient se rencontrer la vie s'en chargerait, lui ne pouvait faire plus. Il essaya de croquer à la mine de plomb le souvenir de son visage et le plaça dans son sous-main. Son comportement infantile au printemps lui semblait tellement anachronique qu'il en souriait parfois. Cela devenait un mythe, le saint Graal, le but inaccessible, le songe d'une vie déclinante. Il écoutait ses patientes avec un intérêt volatile, cherchant certes à les aider mais avec une importante difficulté de concentration. Les grands yeux aux longs cils entourés de cheveux noirs s'interposaient souvent entre son écoute et les autres femmes.

Il rêve face à la Seine. De l'autre côté du pont le fleuve enserme de ses bras amoureux les bateaux mouches qui passent, baladant leur contingent de touristes. Au loin vrombissent les voitures, encombrant la voie sur berge et les quais, en un flot continu et excité. Le soleil inonde ce lieu paradisiaque, la chaise longue s'entoure de fleurs, d'arbustes en pot donnant l'impression d'avoir transféré Paris à la campagne. La sonnette se manifeste, insistante, exigeante, autoritaire. Xavier se lève nonchalamment, il n'attend personne, sa femme passe très rarement à l'appartement dont de toute façon elle possède la clé. Il traîne sa languueur sur le tapis qui mène à l'entrée, jète un rapide regard par l'œilleton qui surveille l'extérieur. Sa surprise est grande en distinguant le visage de l'associée d'Amélie, une blonde agréable, sympathique, veloutée, avec

laquelle jusqu'à présent il n'a eu que peu de relations lorsque par erreur il se permettait d'aller contempler les collections pour une vague raison. Il n'a jamais été ému par son allure ni par la personnalité qu'elle offre, elle se fondait dans l'atmosphère. Il ouvre la porte palière.

– Bonjour Xavier, je ne vous dérange pas ?

– Non bien sur, je suis surpris par votre visite. Entrez ! Ils se dirigent vers la terrasse.

– Je me suis aventurée près d'ici en quittant le travail et j'ai eu envie de venir vous dire bonjour, de faire connaissance avec ce personnage si discret qui est marié avec Amélie.

– Il est vrai que j'ai peu d'attrait pour la galerie de peinture ! Prenez un transat, je vous offre à boire ?

– Avec plaisir il fait très chaud à Paris aujourd'hui. Un grand quelque chose avec beaucoup de glace s'il vous plaît.

Xavier part chercher des boissons, pendant ce temps Béatrice s'accoude au balcon, admirant le lieu et son panorama. Elle porte une robe beige clair, légère, presque blanche, ample et voluptueuse, boutonnée sur le devant, longue et suggestive à la fois. Les bras posés sur la pierre, elle laisse, de face, le soleil câliner son visage, bercée par la douceur du moment.

Sortant avec son plateau, il admire le spectacle. Le couloir traverse en droite ligne le salon pour se terminer à l'extérieur. La lueur vespérale illumine la robe en contre jour mettant en évidence son corps, les jambes fuselées et musclées à la fois, la courbe des hanches qui se détachent sur la clarté du tissu. Il reste ainsi quelques instants à apprécier l'allure. L'entendant arriver elle se retourne préoccupée.

– Cet appartement est véritablement merveilleusement situé.

– Il a effectivement beaucoup de charme et vous êtes totalement en harmonie avec lui.

– Merci vous êtes gentil.

– Installez-vous, je vous ai apporté des jus de fruit et beaucoup de glace.

Béatrice se laisse servir son rafraîchissement. Le silence s'éternise, elle semble ne pas se décider à se confier.

– Je vous écoute...

– C'est difficile à dire...

Le dernier bouton de la robe, complice, permet au tissu de glisser découvrant une partie de la cuisse bronzée. Elle n'y touche pas, ne le remarquant pas. Cela n'a d'ailleurs rien d'indécent, juste...tentant et évocateur. Xavier se rend bien compte que c'est totalement involontaire et place son siège afin d'être réceptif aux confidences de sa visiteuse. Le vague à l'âme s'exprimant dans ses prunelles elle reprend la parole.

– J'ai longtemps hésité à venir, je ne voulais pas vous importuner.

– Vous ne me dérangez pas.

– J'ai des problèmes avec Amélie.

– Vous n'êtes pas la seule. Que se passe-t-il ?

– Elle est odieuse avec moi, agressive, autoritaire, méprisante. Elle n'arrête pas de me critiquer, de dire que je suis inefficace, incompétente, qu'elle doit tout faire dans notre galerie pour qu'elle fonctionne correctement. Pourtant c'était mon amie.

– Cela fait longtemps que cela dure ?

– Depuis son anniversaire, depuis...je ne vais pas vous choquer...qu'elle a pris pour amant ce jeune peintre qui exposait alors.

– Rassurez-vous cela ne me choque pas, j'ai pris l'habitude des frasques d'Amélie et maintenant je m'en moque totalement.

– Je préfère que cela soit ainsi. Je pense qu'elle veut m'évincer, que je lui vende mes parts mais sans me le demander afin de les brader.

– Pour être seule ou pour prendre un autre associé... ce peintre par exemple ?

– Je ne sais pas, je suis tellement triste, c'était ma meilleure amie. Je me sens bafouée, trompée, jetée aux orties. Je me sens si seule.

Béatrice se tait puis fond en larme. Xavier compatissant ne dit rien et la prend dans ses bras.

Allongée à même la pierre chaude sur un drap de bain, elle se laisse sécher par la petite brise qui suit le cours de la seine en ce début de soirée. Sensation voluptueuse, les yeux fermés, alanguie, que d'avoir chaud et d'être rafraîchie à la fois, goûtant ce qu'elle vient de vivre. Elle n'aurait pu soupçonner un tel déchaînement de passion, plus que comblée, elle se sent insatiable.

Ce besoin de tendresse se traduit par une relation qui dure jusqu'aux vacances d'été. Visites d'expositions où ils s'affichent ensemble alternant cocktails, vernissages et dîners dans les restaurants à la mode. Les gens les reconnaissent, les commentaires vont certainement bon train. Ils n'en ont cure préoccupés d'eux seuls. Béatrice quittant la boutique le

rejoint le soir pendant qu'Amélie retrouve son amant du jour. Ils partent en week-end à Deauville ou à Honfleur expérimentent les petits hôtels cossus ou les suites étourdissantes. Ils se promènent le long des plages sans fin, enthousiastes comme des jeunes gens, chahutant au bord de l'eau puis retournent se cacher pour épancher leurs ardeurs contenues pendant la balade. Il n'est question de rien et surtout pas d'avenir et surtout pas d'amour, ils vivent leur aventure au jour le jour sans se préoccuper du lendemain.

Amélie partie en croisière, Xavier partage le mas dans les Alpilles avec celle qui l'a conquis sans qu'il le cherche, ni ne se défende.

Ils s'y rendirent en voiture, le soleil et le vent complices de leur escapade en décapotable, faisaient voler les cheveux, enflammaient les corps dorés.

La bastide se fondait dans le paysage, s'agrippait au sol, se cachait au milieu de chênes lièges, défendue du monde par la sylve protectrice. Un chemin de terre brune, ombragé, crissait sous les roues, serpentait jusqu'à la maison basse au toit de tuiles arrondies, vermillon, aux murs de moellons jaune-orangé, à la petite tour carrée telle une miniature de donjon. La piscine oblongue aux formes recourbées sertie dans l'angle interne, entourée de lauriers roses et blancs, reflétait le ciel et ses petits nuages vagabonds. L'eau y était transparente et chaude comme un lagon polynésien.

La grande pièce familière au charme confortable gardait comme un trésor la fraîcheur intérieure.

Les randonnées dans la garrigue, les marches au bord des champs de lavande embaumées de senteurs, alternaient avec les escalades dans les Alpilles où des

panoramas superbes s'offraient à leur vue éblouie au détour des lacets. Ils partaient le matin lorsque la température vivifie l'organisme, harnachés de leurs sacs, emportant leurs repas pour marcher la journée dans l'illumination estivale.

Durant les repos au bord du bassin, ils exprimaient avec fougue leur appétence mutuelle sous la lumière qui les inondait après les siestes à l'ombre de la chambre fraîche.

Béatrice dormait sur le matelas pneumatique qui flottait solitaire sur l'eau de la piscine. Ses jambes pendaient de chaque côté trempant dans l'eau fraîche, ses mains de temps en temps ramenaient un peu de liquide sur le ventre, sur les cuisses, sur la poitrine, pour la rafraîchir puis se reposaient en arrière sur le coussin de tête. Les cigales accompagnaient cette baignade de leur crissement lancinant.

Xavier allongé sur le bord admirait le spectacle. Il aimait son physique sportif et hâlé. Toujours immobile il s'imaginait papillon voletant le long des cuisses veloutées, passant de l'une à l'autre, douces, chaudes sous le soleil. Il en frôlait la peau comme un souffle léger, sentait son odeur. Puis il voltigeait se posant plus haut la picorant de sa trompe en de petits baisers voluptueux. Enfin redevenant humain, il entrait dans l'eau, ses rêveries se faisant trop réelles.

Ils semblaient l'un et l'autre avoir oublié la vie qui était la leur dans la capitale.

Leur liaison dura l'été. Ce fut une relation agréable, physique, un peu extravagante, entre deux êtres murs qui avaient déjà une partie de leur existence derrière eux, des aventures, des mariages, des vies comparables. Ce fut une liaison déraisonnable par

l'abolition des tabous dans une sexualité débridée qui apparaissait désespérée. L'approche de la fin obsédante à l'excès dans les fantasmes angoissés de Xavier concordait avec le besoin de Béatrice de tout vivre intensément. Tant, elle aussi ressentait avec crainte cette approche du vieillissement.

Le terme des vacances vit spontanément se clore leur aventure à la reprise de leurs activités car ils n'avaient en commun que cette appréhension de l'avenir et leur solitude.

Evidemment Amélie l'apprit, ils ne se cachaient pas, par Béatrice peut être, par des âmes bien intentionnées ? Revanche de femmes ?

Elle, qui ne venait que rarement à l'appartement, qui avait passé l'été seule en croisière, qui avait des amants, pour laquelle Xavier ne semblait n'être qu'une potiche, explosait en une crise de jalousie. Sa surprise fut intense, lui qui ne restait marié que par inertie, qui avait pris tant de recul face au comportement de son épouse. Il lui semblait que la réciprocité de l'indépendance allait de soi. Il se trompait ! Exclusive Amélie ! En revivant la scène Xavier pensa qu'elle devait se sentir spoliée de son pouvoir sur lui, croyait-elle à l'unicité de la liberté ? Cela représentait d'ailleurs la réalité avant cette rencontre. Xavier lui appartenait mais elle n'appartenait à personne.

Elle parvint un jour à leur domicile, furieuse, hors d'elle.

– Tu as couché avec Béatrice ! Ce n'était pas une question mais une affirmation. Il n'y eut ni bonjour ni bonsoir mais une entrée théâtrale après laquelle tout devait voler en éclat. Tu as couché avec Béatrice, tu m'as trompée moi ta femme ! Pour Xavier devant tant

d'agressivité et de mauvaise foi à l'étonnement se substitua un tourbillon d'incompréhension.

– Mais c'est ton comportement habituel, combien as-tu eu d'amants, quand vis-tu dans la demeure conjugale ? Quand couchons-nous ensemble ?

– Ce n'est pas une raison !

– Non pas une mais plusieurs qui s'ajoutent !

– Tu n'avais pas le droit. Je te quitte !

– Et bien pars, je pense que tu as trouvé une bonne excuse pour officialiser notre absence de vie commune.

Amélie se tient interdite devant ce calme, cette indifférence. Peut être pense-t-elle que Xavier va la supplier de rester. Pour une fois son égoïsme dramatique ne peut jouer son rôle. Il est insensible à cette comédie, à cette situation tragiquement drôle. Elle demeure plantée au milieu du couloir ne sachant quelle attitude adopter. Partir ? Rester ? Se fâcher ? Pardonner ? En fait à part sa blessure d'amour propre, cette situation lui importe peu. Xavier vient de clore une histoire qui pour elle n'existe plus depuis longtemps, cela ressemble à un prétexte.

– Bien puisque tu le désires je pars dit-elle.

Sa phrase en suspend attend de Xavier une réponse qui ne vient pas. Déçue elle tourne les talons et sort dans une volée emphatique. La porte claque brutalement.

Xavier reste songeur un moment, dans son esprit se mêlent deux images du passé sur lesquelles il peut mettre un nom et une inconnue obsédante.

*

* *

De petits flocons volètent dans l'air du soir. Comme toujours le vent remonte de la seine pour se diriger vers la ville. Xavier longe le boulevard en direction de son immeuble, le nez dans son manteau, les mains cachées dans les poches, sa baguette de pain sous le bras. Il avance en fixant le sol essayant de repousser l'assaut du climat. Les troncs d'arbre accrochent les particules de neige dessinant un lacis blanc sur les écorces noires. La terre à leurs pieds se couvre de blancheur s'opposant à la noirceur du bitume. Alors qu'il marche comme un automate il perçoit en levant les yeux en face de chez lui, sur un banc, une silhouette qui hoquette, tremblante de froid. Xavier n'arrive pas à discerner s'il s'agit d'une femme ou d'un adolescent. La forme fluette est engoncée dans un duffle-coat dont la capuche relevée cache le visage. Il s'approche de cet humain qui semble en détresse. Il ne supporte pas ce Paris où vivent tant de gens sans abri, il ne supporte pas de voir des personnes sans ressource dans le froid, sous la pluie. Il trouve insupportable qu'au coin des passages, les long des arcades de la rue de Rivoli ou sous celles de la place des Vosges des hommes et des femmes plus ou moins en haillons se créent des refuges dans des cartons. Souvent des jeunes car on y vit pas vieux. Les passants marchent sans les voir, les touristes s'étonnent de cette misère. Les bonnes paroles officielles ne sont que de la poudre aux yeux des citoyens pour leur cacher la triste réalité : dans ce pays riche des gens meurent de froid, n'ont pas à manger. Il est plus facile de s'apitoyer, de faire semblant, que d'agir. Tournant le dos à la bise, il prend place sur le siège.

– Vous avez besoin d'aide ?

Nulle réponse ne lui vient. Les hoquets cessent un peu, les tremblements de froid continuent mais il n'obtient pas de parole et la tête reste prostrée, cachée par la capuche.

– Vous ne voulez pas me répondre ?

– Qu'est ce que vous voulez que je vous dise ?

Les épaules secouées de sanglots continuent leur ballet. C'est une voix jeune, de femme qui lui a répondu. Il n'en voit toujours pas le visage.

– Avez-vous besoin que l'on vous aide ? Je sais que vous avez froid, peut-être avez-vous faim ? Peut-être n'avez vous pas de logement où rentrer ce soir ? Avez-vous simplement besoin que quelqu'un vous écoute.

– Et qu'est ce que cela changera ?

– Que l'on essaiera de résoudre votre problème.

– Vous m'emmènerez chez vous et vous essaieriez de coucher avec moi en paiement de votre aide !

– Quelle idée stupide, ne voyez-vous pas que je suis un vieil homme ?

– Peut être mais vous êtes tous des salauds !

Elle relève alors la tête, ses yeux de braise lancent des éclairs, sa rancœur explose brutalement. Le choc est violent pour Xavier.

« Elle ! Cela ne peut être le hasard ? Dieu existerait-il ? Une fois dans ma vie aurais-je de la chance ? »

Extrêmement perturbé par la reconnaissance en cette jeune personne de l'inconnue qui l'a impressionné l'ors de l'anniversaire de sa femme à la galerie de peinture, il reste sans voix tant il a investi,

dans cette image fugace, de fantômes qui sont restés gravés dans sa mémoire.

– Vous ne dites plus rien ! Je savais que j’avais raison !

– Vos expériences ont certainement été malheureuses.

– C’est le moins que l’on puisse dire, mais qu’est ce que vous en connaissez !

– Je commence à avoir froid, voulez-vous partager mon repas ?

– C’est toujours pour obtenir quelque chose de moi ?

– Non.

– Après tout qu’est ce que je risque !

– Pas grand chose. J’habite juste en face de ce banc.

En pénétrant dans le hall, aussi impressionnant par sa décoration que l’extérieur de l’immeuble pouvait l’être par ses statues, elle éprouve ce malaise qui la handicape chaque fois qu’elle pense ne pas être à sa place. Ce mal-être deviné par les autres la désavantage systématiquement.

« Dans quelle galère me suis-je encore fourrée, c’est qui ce type plein de fric qui joue les bons samaritains ? Je ferais mieux de partir. »

Elle hésite à continuer son chemin, a envie de fuir puis se rebelle pour se vaincre elle-même, qu’elle gagne au moins un repas chaud. Elle refuse de prendre l’ascenseur ne supportant pas les espaces clos dans lesquels elle étouffe et gravit l’escalier lentement afin de reculer inconsciemment le moment où elle se trouvera face à son hôte. La porte restée ouverte

l'attend mettant en évidence la plaque de thérapeute. Elle pénètre dans un couloir anodin, duquel cependant exhale une senteur de tabac blond. Tout est silence, elle éprouve l'impression de s'introduire dans un monde ouaté où tous les sons sont étouffés. Au loin dans le corridor elle entend une voix appeler au milieu des bruits de casseroles.

– Vous êtes arrivée ? Fermez la porte, je suis dans la cuisine il faut que je prépare le dîner. Pour une fois que j'ai une invitée ! Mettez-vous à l'aise. Réchauffez-vous.

– Pourquoi faites-vous cela ? Elle se dirige vers l'office toujours emmitouflée suivant ce chemin qui ne semble pas finir.

– Parce que vous en avez besoin.

La voyant arriver toujours gênée par son manteau, il s'étonne.

– Vous avez toujours froid ? Vous voulez que j'augmente le chauffage, que je vous prête une robe de chambre ?

– Merci, je ne sais pas si je vais rester.

– Pourquoi donc, nous allons dîner ensemble, discuter de tout et de rien, passer un moment agréable, vous parce que vous récupérerez, moi parce que pour une fois, je ne serai pas seul dans ce grand appartement vide. Pourquoi voudriez-vous partir ?

– Vous ne voyez pas ?

– Non.

– Mais c'est évident que je ne suis pas à ma place ! Vous n'êtes pas très psychologue !

– Vous êtes mon invitée donc à votre place.

– Vous êtes idiot ou quoi ? Vous ne voyez pas ?

– Non je ne vois pas.

– Vous êtes un bourgeois plein de fric et je suis une maghrébine ! Elle hurla presque le dernier mot.

– Effectivement cela je l'avais vu. Ce n'est pas une maladie, ni une tare. Ni pour l'un ni pour l'autre et cela ne vous empêche aucunement de grignoter avec moi. Si vous le voulez nous en discuterons ensuite tranquillement, si vous ne le voulez pas...Ce sera votre choix. Vous acceptez ? Comment vous appelez-vous ?

– Aicha.

– Eh bien Aicha, enlevez ce duffle-coat et prenez place à table. Buvez-vous du vin ?

– Un peu.

– Vous allez me goûter ce bordeaux, il est superbe.

Ses défenses démantelées par l'attention de Xavier, son comportement paternel, elle obéit un peu contre son gré, parce qu'elle ne voit pas d'autre issue à son problème immédiat. Elle ne peut s'empêcher d'envisager que cet homme moins vieux qu'il ne veut le faire croire cache une arrière-pensée qui ne lui soit préjudiciable.

« Pourquoi serait-il gentil simplement parce que c'est sa nature ? Cela n'existe pas dans la vie, la gentillesse gratuite. »

L'ambiance chaleureusement familiale la fait se détendre. Elle est comme un chat qui sort de l'eau et qui s'aperçoit que personne ne cherche pas à le battre. Elle est irritable, sa sensibilité exacerbée à fleur de peau.

Elle est dans l'impossibilité d'imaginer combien sa présence perturbe cet être, par sa venue qu'il espérait

sans y croire depuis presque une année, à laquelle il s'était accroché pour ne pas sombrer. Son existence stoppe son errance affective, sa désespérance chronique, il perçoit de nouveau une envie de futur. Il la regarde, la détaille ne se lassant pas de la vue de son corps, son visage, ses yeux de gazelle du désert, immenses, en amande. La douceur de sa voix les quelques moments où elle cesse d'être sur la défensive. C'est un miracle pour lui, un cadeau inattendu, inestimable. Ses pensées intimes souhaitent qu'elle reste car elle lui rend sa jeunesse.

Elle ne peut deviner ce point de vue personnel et égoïste.

Le félin se sèche, se calme, rentre ses griffes mais ne ronronne pas encore.

Xavier multiplie les attentions, il renaît comme un an avant, subjugué par son allure, l'expression de son regard, ses cheveux noirs qui entourent un visage délicatement ovale. Il aspire à ne pas la perdre comme un novice face à son premier amour, avec cette différence monumentale qu'il pressent que ce sera le dernier. Sa joie, son bonheur tout neuf, se mêlent à la peur qu'elle s'enfuie alors qu'il espère tant. Lui, l'intellectuel, ne sait plus s'analyser. Il profite goulûment de l'instant présent refoulant les angoisses qui veulent s'inviter. Elle fait honneur au repas qu'il a préparé et cela le ravit. Il allume une Camel sans filtre affirmant que ceux-ci enlèvent tous les arômes du tabac et il adore cette odeur de pain d'épice et de miel qui envahit la pièce alors que la fumée chaude abreuve ses poumons.

– Voulez-vous que l'on aille au salon ou dans mon bureau pour prendre un café ?